

**FESTIVAL DE
L'IMAGINAIRE**

18^e Festival de l'Imaginaire
du 7 mars au 1^{er} juin 2014

Musique berbère du Maroc

CHEIKHA HADDA OUAKKI

LE CHANT D'UNE REBELLE

dans le cadre d'un hommage à Daniel Caux



vendredi 14 mars à 20h

samedi 15 mars à 20h

Maison des Cultures du Monde

Musique berbère du Maroc

Cheikha Hadda Ouakki, le chant d'une rebelle

Cheikha Hadda Ouakki, chant

Abdallah Zahraoui, tambour sur cadre *tallunt* et parolier

Slimane El Hamzaoui, tambour sur cadre *tallunt*

Moulay Halouani, violon

Itto El Hachemi, danse

Mazdou Akhrib, danse

chaque représentation débute
par la projection du film
Cheikha Hadda Ouakki
de Jacqueline Caux, 2014, 23 mn,
La Huit Production

Les *cheikhates* (sing. *cheikha*) sont des femmes artistes qui choisissent de consacrer leur vie à la musique, au chant et à la danse plutôt qu'à celle de femme au foyer et de mère à laquelle la société traditionnelle les destinaient. Issues du monde rural et de milieux modestes, elles interprètent un répertoire de chants populaires, proches du Raï algérien, que l'on peut entendre dans les régions arabophones de Doukkala et Chawya et berbérophones du Moyen Atlas.

La mauvaise réputation dont elle sont victimes – ainsi qu'à un moindre degré les hommes – est assez récente et va de pair avec une moralisation croissante de la société marocaine et la folklorisation d'un patrimoine artistique mal protégé par une politique culturelle peu soucieuse des classes populaires.

Dans le patrimoine musical du Moyen Atlas, l'art des *cheikhates* est largement inspiré des rythmes des danses villageoises appelées *ahidus*. À cette différence que l'*ahidus* est une expression collective et festive à laquelle chacun participe, le groupe et le rythme primant sur l'individu et la mélodie, alors que l'art des *cheikhates* met en avant l'individu et un propos spécifique qui est valorisé par les instruments mélodiques comme, ici, le violon.

Hadda Ouakki a vécu l'apogée de cet art populaire dans la Casablanca des années 60 alors en pleine expansion économique et sociale. Les *cheikhates* répondaient alors à la demande de toute une population d'origine rurale qui cherchait à travers le chant et la musique à renouer le lien avec ses racines culturelles.

Le disque et la radio ont ainsi permis à ces musiques locales de se faire connaître dans tout le pays ainsi que dans la diaspora marocaine. Les Marocains des années 70 se rappellent ce succès qui fit de Hadda Ouakki et de son maître Benaceur Oukhoya des stars de la chanson populaire : *El âlm ya lâlm ! (Ô savant imam)*. Une chanson qui sonnait comme un éloge de l'amour charnel face au puritanisme religieux. Avec cette chanson, Hadda toucha un vaste public, tant arabophone que berbérophone et y gagna le surnom d'*Oum Keltoum du Maroc*.

Ô savant imam, à quoi bon prolonger ces propos ?

L'amoureux a troqué son cheval pour un cadeau à la belle tatouée (...)

Ô mère clémente, quel est le remède pour le malade (d'amour) ?

Ce ne peut être qu'une jeune fille ou une vierge nubile !

Figure emblématique des *cheikhates* du Moyen Atlas, Hadda Ouakki conserve, après 40 ans de pratique, cette puissance et cette virtuosité vocales si caractéristiques de sa région natale. Hadda est née en 1953 dans une famille maraboutique du village de Zaouia ait Ishaq. Tout la prédestine alors à être femme au foyer et gardienne de la tradition islamique. D'ailleurs, à ses débuts d'artiste, ses collègues lui donneront pendant un temps le surnom respectueux de Chérifa.

Mais Hadda a le goût de la liberté. Cela commence, ainsi qu'elle le raconte, par son tatouage : « constatant que personne n'osait donner des ordres aux femmes âgées et tatouées, j'ai tout fait pour me mettre un tatouage sur le corps, le visage et les mains... ». Ce premier affront à sa famille, elle le garde comme la trace indélébile de son libre arbitre. Puis, comme d'autres *cheikhates* avant elle, elle s'enfuit du foyer conjugal après un mariage forcé. Elle a à peine 16 ans quand elle rejoint son maître Benaceur Oukhoya qui s'est installé à Casablanca avec son groupe de musique populaire. Elle a du mal à se faire sa place dans ce monde impitoyable et l'on peut imaginer les abus que doit subir une adolescente privée de protection familiale. Elle est donc d'abord simple choriste et danseuse, car elle doit affronter la méfiance des *cheikhates* déjà établies. Mais sa voix captivante, sa persévérance et sa patience finissent par l'imposer. On va alors lui faire chanter des chansons en arabe, une langue qu'elle, la Berbère Amazigh, ne parle pas. Ce n'est que plus tard en assimilant l'arabe dialectal de Casablanca qu'elle en découvrira le sens.

Hadda Ouakki accompagne son maître Benaceur Oukhoya dans tous ses spectacles, que ce soit dans les bars, les hôtels, ou les soirées mondaines et privées des grands dignitaires. Pendant la journée, elle enregistre avec lui plusieurs disques qui vont faire connaître le groupe jusque dans les communautés de la diaspora marocaine. Et en 1974, commencent les premières tournées en Europe : Belgique, France...

En 1981, Hadda Ouakki a un désir d'indépendance. Elle quitte Benaceur et forme son propre groupe avec un autre disciple de Benaceur Oukhoya, Abdallah Zahraoui, qui devient son parolier. Ils font toujours équipe, partageant la même vision traditionaliste de leur art, à la différence de bien des *cheikhates* qui subissent les diktats artistiques des producteurs. En effet, le chant des *cheikhates* n'est pas un simple divertissement ni cet art mineur que certains notables y voient trop souvent. Le répertoire est riche d'enseignements sur la société marocaine car ces poètes-chanteurs sont les porte-parole des classes populaires, souvent analphabètes et exclues de la musique arabo-andalouse savante. Ils chantent l'amour et ses déboires, les plaisirs de la vie et ses vicissitudes, et critiquent l'esprit du temps et les injustices sociales...

La performance des *cheikhates* est un travail de groupe. Certes, la chanteuse mène l'ensemble et occupe le devant de la scène, mais elle n'est rien sans son chœur et ses musiciens. Elle commence par lancer le refrain appelé *llgha* ou *izlan*. Celui-ci se répétera en boucle jusqu'à la fin de la chanson où il sera repris par tout l'ensemble. Entre chaque refrain, la chanteuse chante un vers ou deux que l'on appelle *tiwan* (grains). Profitant de la relation soliste/chœur, les poèmes sont souvent composés sous une forme de dialogue. La chanson se termine en général par un morceau dansant, appelé *tahidust* qui est une reprise du rythme de la danse collective *ahidus*.

Parfois, la chanteuse interprète un solo typique des Berbères du Moyen Atlas appelé *tamawayt*. Un chant, presque un cri que deux amoureux pourraient se lancer d'un sommet de la montagne à un autre, comme cette déclaration d'amour métaphorique, typique de la poésie amazigh.

*Crois-moi, si tu me fais confiance,
Le jour où tu verras des glands sur un thuya,
Un dromadaire avec des fers aux pieds,
Un bélier attendant la traite parmi les brebis,
Où tu verras encore des poissons dans les ronces,
Des galets broutant l'herbe comme des moutons,
Ce jour-là, ô mon amour sera celui de notre séparation !*

- **Ta'adib ulinu**
variations sur le thème de l'amour
- **Amshawan iyudl washal**
un chant sur la séparation
- **Adda wlyikh ahyudh**
les tourments de la vie
- **Arbi sikmasa i whabibinu isid**
un amour déçu par la tiédeur de l'amant
- **Inas i wulinu jjawen ghnd tqimid**
la mort, cause inéluctable de la séparation
- **Aya hrraz — Ahawa labas**
Aya hrraz est une paraphrase berbère du célèbre poème de *melhùn* : *El harraz* (le cerbère). Un homme cloître sa fille et l'empêche de voir son bien-aimé. Celui-ci va devoir ruser pour la rencontrer. *Ahawa labas* est un chant de danse *ahidus* qui célèbre la joie des retrouvailles.

Samedi 15 mars à partir de 14 heures - entrée libre

HOMMAGE À DANIEL CAUX

Trois films et une table ronde mettent en avant le rôle pionnier que joua le musicologue, producteur, journaliste et homme de radio Daniel Caux (1940-2008) en transmettant au public français sa passion pour les musiques arabes, afro-américaines, actuelles et contemporaines.

- **14h00** : *The cycles of the mental machine* - 2007, 57 mn, La Huit Production
un documentaire de création Jacqueline Caux sur l'essor de la techno à Detroit.
- **15h00** : *Les couleurs du prisme, la mécanique du temps* - 2009, 96 mn, La Huit Production
écrit par Daniel Caux, réalisé par Jacqueline Caux, sur les liens entre musiques aléatoires, minimaliste, répétitives, post-modernes et la techno.
- **16h40** : *Si je te garde dans mes cheveux* - 2013, 70 mn, La Huit Production
un documentaire de Jacqueline Caux. 4 portraits de musiciennes du Maghreb et du Machrek.
- **18h00** : **Table ronde**
avec Caroline Bourguine, journaliste et réalisatrice ; Jacqueline Caux, réalisatrice ; Tewfik Hakem, journaliste ; Alain Weber, conseiller artistique, directeur de festivals.

La Maison des Cultures du Monde tient à remercier tout particulièrement Madame Jacqueline Caux et Monsieur Lahsen Hira.

Retrouvez toute la programmation du Festival de l'Imaginaire sur
www.festivaldelimaginaire.com



MAIRIE DE PARIS

